

STRASBOURG Festival Musica Le chant des limbes



Un univers de figures déglinguées. PHOTO MUSICA/PHILIPPE STIRNWEISS

Aussi attendue qu'applaudie, la création à Musica de *Limbus-Limbo*, « apéro-bouffe » déconcertant et réussite musicale.

L'éternel problème de la cohérence du livret dans l'opéra moderne est ici en quelque sorte contourné par le propos même du spectacle : la représentation des limbes, espace où demeuraient jusqu'à 2007, date d'abolition du dogme archaïque, les âmes en attente d'un jugement. En l'occurrence celles de Giordano Bruno et de Carl von Linné, dans les écrits desquels le librettiste Patrick Hahn – un spécialiste – puise des citations assénées à l'emporte-pièce et qui du coup paraissent souvent saugrenues. Mais puisqu'on est dans l'indéfini des limbes, lieu des gestations et repentirs, l'inabouti est permis et même recommandable.

Les mythes y tourbillonnent à plaisir

On pourra dans ce patchwork savant déceler une suggestive allégorie des sensibilités de notre temps et des conditions actuelles de la création. Et l'idée est astucieuse de confronter aux errants des siècles passés une entité féminine d'un rétro moins lointain, combinant Marilyn Monroe et Zelda Fitzgerald : les mythes y tourbillonnent à plaisir. Reste que le résultat, souvent éloigné du clair synopsis proposé dans le programme, manque tout simplement d'existence dramatique.

Ingrid von Wantoch Rekowski, qui met en scène le spectacle, y convoque pourtant avec aisance son univers de figures déglinguées, joue le grotesque triste de la parodie des codes dans une scénographie minimale et fonctionnelle suffisant à suggérer la proximité d'un enfer.

Stefano Gervasoni, qui a voulu cette collaboration, tire un parti tout à fait excitant d'un texte où les aphorismes et les langues se télescopent. Sa musique, plus inventive que jamais, est écrite pour trois chanteurs de l'ensemble Exaudi, la soprano Juliet Fraser, le contre-ténor Christopher Field, le baryton Gareth John, tous virtuoses bien chanteurs.

L'aria préférée au récitatif y fraie son chemin tâtonnant dans une quête de lyrisme plus émouvante que des envols trop bien déployés.

Le fascinant instrumentarium offre un vaste et multiple concert pour cor, cymbalum, flûtes – prodigieux Olivier Darbellay, Luigi Gaggero, Antonio Politano – et ensemble de percussions, le non moins extraordinaire sextuor des Percussions de Strasbourg. Gervasoni aux mille visages flirte avec Bach ou Purcell, avec Offenbach même dans un « J'aime les présidents » de duchesse sexy et conclut sur un « limbo », danse sous le bâton de la Trinidad. Miracle de la musique, qui d'un simple changement de désinence fait glisser d'une Trinité à l'autre...

CHRISTIAN FRUCHART